Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 1 (1958)

Heft: 3

Artikel: D'une lecture faite en classe

Autor: Cornuz, Jeanlouis

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-846762

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

D'UNE LECTURE FAITE EN CLASSE

Je me propose, dans les pages qui suivent, d'examiner un passage d'un roman récent, *Le Traître,* d'André Gorz (Editions du Seuil, 1958, préface de Jean-Paul Sartre). Cet examen, je l'ai tout d'abord fait pour moi-même, puis je l'ai repris avec des jeunes gens de dix-sept à dix-huit ans, mes élèves au Gymnase Cantonal. Il me semblait en effet que ce texte nous concernait doublement : en qualité de Suisses et en qualité de lecteurs de romans contemporains, qui n'ont pas manqué d'entendre parler de « nouvelle école du roman », de « voies pour le roman futur » ou de « crise du roman d'aujourd'hui ». Mais venons-en au texte :

JEUNESSE SUISSE ? [1]

Pour eux non plus, il n'y avait rien *à faire. Ils ne pouvaient avoir de génie et ils le savaient. Ils étaient à l'écart, ils regardaient passer l'histoire comme lui allait regarder partir les trains. Ils étaient à la remorque du monde extérieur, qui ne pénétrait pas chez eux, sauf en échos amortis, ils enviaient aux autres peuples leurs souffrances et leurs problèmes, de* vrais *problèmes, de vraies souffrances, et ils pouvaient seulement se mettre à la remorque des pensées, des partis que ces problèmes étrangers suscitaient.*[2] *[Ils se penchaient avec application sur Lafforgue, découvraient avec vingt ans de retard le surréalisme et Gide ; ils passeraient, comme Pierre, vingt années laborieuses à accoucher d'une étude sur Dostoïewski. Il y en a peut-être cinq cents, aujourd'hui, qui lisent l'*Observateur *comme d'autres lisent la Bible, qui se passionnent pour le colonialisme yankee en Amérique latine, pour le nationalisme africain, pour la révolution chinoise, pour le jazz*

---

[1] Le titre est de mon invention ! Il était destiné à « accrocher » l'attention des élèves.

[2] Le texte entre crochets n'avait pas été reproduit ; les élèves ne le connaissaient donc pas.

de la Nouvelle-Orléans. Ils sentent que leurs pensées n'ont pas de poids, qu'ils sont condamnés à être spectateurs ou imitateurs, à avoir seulement une opinion *sur toutes choses, et que cette opinion a si peu d'importance ; celle du plus con des Français, des Russes ou des Américains en a davantage. Eux aussi ils lisent, méditent, discutent comme on prie : en présence de l'absolu, pour conjurer l'absolu qu'est pour eux une réalité historique qui appartient toujours aux autres, pour se désennuyer, pour rien. Et pourtant, s'ils voulaient faire passer aux actes le mépris d'eux-mêmes dans lequel ils communient, quelle passionnante entreprise ce serait qu'une étude marxiste de la réalité suisse ! Le capitalisme international dans son entier viendrait s'y refléter, le poids mondial de grosses boîtes comme Nestlé, Ciba, Brown Boveri, Oerlikon. Le « libéralisme suisse » descendrait de son piédestal idéologique et révélerait des industries d'exportation, gonflées de capitaux étrangers, implantées aux quatre coins du monde. Le paternalisme, l'inertie du syndicalisme bureaucratisé, la sclérose de la pensée socialiste, l'impuissance du communisme et l'absence de toute perspective révolutionnaire s'éclaireraient par la haute qualification professionnelle d'une main-d'œuvre travaillant au premier chef pour l'exportation, aliénée elle aussi aux lois des marchés étrangers et de la finance internationale, et pour laquelle ça n'a tout simplement pas de sens de revendiquer la propriété des moyens de production : puisque ces moyens de production ne servent pas à la satisfaction de besoins indigènes ; puisqu'ils ne constituent une richesse que monnayés par des spécialistes de l'« Export-Import » et des « public relations » ; puisque la prospérité suisse repose sur l'investissement et le prêt à l'étranger de capitaux venus eux aussi de l'étranger pour chercher refuge dans les caves des banques suisses. Nationaliser tout ça ? Il faudra d'abord nationaliser Wall-Street et la City, faire la révolution en France et en Italie, constituer les Soviets d'Europe, auxquels la Suisse fournirait quatre cantons administratifs (et non pas une République fédérée, car avec sa valeur de refuge, elle aura perdu sa réalité nationale). Passionnante entreprise, frappée de la même stérilité que ce pays ennuyeux ! puisqu'elle aboutit à la démonstration qu'il n'y a vraiment rien à faire et que, quand on est Suisse, il faut attendre que le monde ait changé pour changer quelque chose chez soi ; il faut attendre le salut du dehors, impuissant, réduit à agiter des pensées qui sont seulement des pensées.]*

Ils sentaient cette malédiction qu'il y a à être Suisse. Ils avaient à leur disposition les instruments les plus perfectionnés du monde : des bibliothèques, des universités fameuses, des hôpitaux modernes, des ingénieurs, des médecins, des moyens de recherche et un équipement

enviés par le reste de la terre ; leurs frontières étaient ouvertes à la production intellectuelle de tous les pays. Et toute cette richesse leur séchait entre les doigts, inutile, ne pouvant servir à rien qu'à faire de l'argent, des gâteaux à la crème, du confort pour quatre millions de vies pour lesquelles la vie n'avait pas de sens. Leur enracinement était déracinement, ils avaient une place dans le monde, qui était l'absence de toute place. Ils étaient condamnés à voir l'humanité du dehors et pour la rejoindre ils ne pouvaient invoquer qu'un humanitarisme abstrait, niant l'épaisseur historique de la réalité humaine au nom d'un idéalisme bêlant : la Croix-Rouge, l'Aide à l'Enfance, la Journée des Mères. De la réalité des luttes, ils tiraient seulement les idées qu'elles avaient suscitées chez d'autres [et leurs philosophes le regard rivé au plafond de l'amphithéâtre, la voix atone, le corps décharné, analysaient ces idées devenues générales et abstraites, les confrontant, les rejetant une à une au nom des vérités intemporelles de Platon ou de Descartes].

Les meilleurs se révoltaient, mais cette révolte était sans espoir. Ils le savaient : elle devait tourner court ou s'épancher en littérature, et c'est à la littérature qu'ils ont abouti quand ils n'ont pas noyé leur désespoir dans le petit blanc acide, ravageur de foies, ou dans la routine de leur profession. Littérature secrète, rarement publiée. Poèmes hermétiques de A., fils de terrassier, envoyé à l'université, qui a commencé par anéantir l'univers avec Mallarmé avant de le corroder avec Prévert, puis de l'incendier avec le parti ouvrier, pour finir professeur. Poésie secrète de B., bâtard brimé et méprisé, qui a commencé par le nazisme vaudois avant d'en venir à Ponge, à Staline, puis à Sartre, pour finir fonctionnaire (ou presque), donnant une fois par mois un article écrit dans une langue flamboyante à des bulletins lus par quelques centaines d'amateurs solitaires. Poésie de la solitude, de l'amour impossible, du désespoir, du ciel étoilé, chez Jean-Marie et des dizaines d'autres, chantant leur nullité, ou débattant gravement, en petites chapelles, du socialisme utopique et de la politique française en Afrique du Nord. [Et ceux qui sont partis en Allemagne parce qu'ils voyaient dans le nazisme comme un grand vent barbare et purificateur qui les arracherait à la stagnation et leur ferait rejoindre l'Histoire ; et ceux qui sont partis la nuit à la recherche des maquis de Savoie sans avouer au retour qu'ils n'avaient rien trouvé ou qu'on leur avait ri au nez ; et ceux qui ont fait la contrebande de l'or par goût du risque ; et les peintres qui, crevant de faim, tentaient sur des toiles rarement vendables d'ouvrir des fenêtres sur l'univers ou plus simplement de faire chavirer celui qui les tenait captifs ; et ceux enfin qui sont restés au Parti Ouvrier par ressentiment contre

cette société étouffante, s'évadant avec sectarisme de la réalité vers un système prophétique qui la nie, mais dont la prophétie et le rêve de fraternité humaine restent sans prise sur leur condition.]

Exilés, ils l'étaient tous, et abstraits et méprisants parce que leur situation ne leur offrait le moyen de réaliser la communication ni avec le monde du dehors, ni au sein de la collectivité suisse, engoncée dans des mythes, des traditions sans vie qui la coupent d'elle-même et, en deçà d'un conformisme sourcilleux, rejettent chacun dans sa solitude.

Ce texte, je l'avais fait suivre de quelques questions (Qu'en pensez-vous ? Pourriez-vous vous défendre contre les accusations que l'auteur porte contre nous ? etc.) et de deux lignes de commentaires : « Le héros est un jeune Autrichien réfugié à Lausanne dans les années 1941-45. »

Ce qu'ils en pensaient ? Peu de bien, pour la plupart ! Et ils ne cachaient pas leur opinion (« Le type est cinglé ! » « On va lui casser la figure » etc.). L'un cependant tenta un décrochage, me disant en substance qu'au fond, ce texte ne les concernait pas, puisqu'il s'agissait des années 1940, et qu'ainsi je me trouvais seul visé ! J'ai combattu ce point de vue, faisant valoir que nulle part l'auteur ne se réfère à des circonstances passagères. Et nous sommes entrés dans le vif du sujet. Je ne rapporterai pas tous nos débats, mais voudrais reprendre ici quelques points qui me paraissent intéressants :

A lire les innombrables articles consacrés à la situation du roman contemporain, on est frappé, me semble-t-il, par le phénomène suivant : pour différentes raisons, notre temps connaît une dépréciation de l'activité romanesque. Il devient scandaleux de raconter une histoire, si l'on n'a pas d'arrière-pensée qu'il faut bien qualifier « d'édifiante » ! C'est ainsi que d'un côté, nous voyons des théoriciens marxistes réclamer à grands cris du roman qu'il soit « réaliste » et préciser que ce réalisme doit être « socialiste », ce qui ne veut pas dire grand-chose, mais laisse entendre que le romancier ne doit pas peindre la réalité « telle qu'elle est », mais éclairée par la perspective marxiste de l'Histoire et par l'espérance d'une révolution plus ou moins prochaine. Si donc je peins la « réalité » bourgeoise, la vie de la jeunesse dorée ou argentée parisienne, comme Mlle Sagan, je suis un salaud. Mais si tout au contraire je m'attache à décrire l'existence des dockers du Havre, en insistant sur l'injustice de leur sort et sur le fait que seul l'avènement de la société sans classes transformera cette malheureuse situation, alors j'ai droit à la considération des théoriciens dont je

parlais plus haut. De ce côté, on parle volontiers de « péché d'écrire » et de mission de l'écrivain.

Mais d'un autre côté, fort différent en apparence, les mêmes reproches, ou peu s'en faut, sont faits au roman traditionnel. Pour d'autres raisons il est vrai. C'est ainsi que Nathalie Sarraute, dans un article intitulé *Conversation et Sous-Conversation*[1], où elle s'attache pourtant à un tout autre propos, note en passant que l'écrivain, ou plus exactement le romancier, « pour être en accord avec sa conscience et répondre aux exigences de son temps », éprouve le besoin de s'intéresser non plus à lui-même, non plus aux détours de la psychologie individuelle, mais à « des choses très importantes », à « des hommes très différents de lui-même et de ses parents et amis, des hommes qui ont d'autres chats à fouetter que de se pencher sur leurs frémissements intimes, et chez qui d'ailleurs de grosses souffrances, de grandes et simples joies, de puissants besoins très visibles devraient, semble-t-il, écraser ces très subtils frémissements ». Or, il appert à la réflexion que « s'il s'agit de (...) relater les actions et les événements qui composent leur histoire » du dehors, le cinéaste est infiniment mieux armé que le romancier. D'un autre côté, « quant à évoquer d'une façon plausible les souffrances et les luttes des hommes, à faire connaître toutes les iniquités souvent monstrueuses et difficilement croyables qui se commettent, le journaliste possède sur lui (le romancier) l'immense avantage de pouvoir donner aux faits qu'il rapporte — si invraisemblables qu'ils puissent paraître — cet air d'authenticité qui seul pourra forcer la conviction du lecteur ». Ce qui revient, dans l'un et l'autre cas, à renoncer au roman du type traditionnel, à renoncer en tout cas à raconter des histoires.

Le lecteur attend sans doute de moi que je cite maintenant Alain Robbe-Grillet. Je ne me déroberai pas à mes devoirs. Pour sa part, l'auteur de *La Jalousie* estime[2] que si l'art romanesque prétend subsister, malgré la lassitude, qui est si grande « qu'on imagine mal que cet art puisse survivre bien longtemps sans quelque changement radical »; s'il prétend démontrer qu'il n'est pas en train de mourir, il faudra que le romancier réussisse à ne plus faire « de la littérature » (au sens péjoratif de ce mot), mais à créer un univers romanesque où « gestes et objets seront *là* avant d'être *quelque chose* » ; où les personnages du roman seront *là* eux aussi, indifférents aux multiples interprétations que l'on pourra donner d'eux, indifférents à tous les commentaires et à ces prétendues richesses que la critique voudrait découvrir

[1] In NNRF, janvier et février 1956.
[2] NNRF, juillet 1956.

en eux. Ils deviendront « présence irréfutable ». Là encore, je ne pense pas me tromper en prétendant qu'une telle tentative, si tant est qu'elle soit réalisable, mène à la disparition de toute *histoire,* de toute intrigue et de tout roman, dans le sens que l'on donne à ce mot quand on parle de romanesque, par exemple.

Mais revenons à Gorz et à son texte.

Dès la première ligne du passage considéré, une question se présente à l'esprit : « ... il n'y avait *rien à faire...* » Ce mot *faire* est bien vague. Et si la suite ne venait pas l'éclairer, on serait en peine de dire ce qu'il recouvre : un ingénieur *fait*-il quelque chose ? Et un médecin ? La réponse semble évidente. Mais alors, on ne comprend pas bien pourquoi le jeune Suisse ne pourrait *rien faire.* Heureusement, les lignes qui suivent nous viennent en aide. Par *faire,* Gorz entend prendre sa part de l'« Histoire », c'est-à-dire des luttes politiques et des problèmes politiques ou sociaux qui se posent à notre conscience d'hommes du vingtième siècle. Les autres hommes auraient « de vrais problèmes, de vraies souffrances », alors que nous n'avons apparemment que de *faux* problèmes et de *fausses* souffrances, en ce sens que ce qui se passe en Suisse n'importe pas au reste de la terre, qu'une victoire remportée sur ou par le communisme, pour ne prendre qu'un exemple, ne changera guère l'équilibre des forces en présence !

Je n'envisagerai pas le long passage qui suit, d'une part parce qu'il ne faisait pas partie du texte proposé, d'autre part parce que je dois avouer ma totale incompétence dans les questions qu'il soulève. Qu'on me permette pourtant de remarquer qu'il aboutit à des conclusions radicalement négatives : de quelque manière qu'on s'y prenne, « quand on est Suisse », il n'y a vraiment rien à faire. Ce qui revient à proposer une doctrine de la prédestination (en d'autres termes, on s'en doute, que ne le faisaient Calvin ou les jansénistes), à affirmer somme toute qu'il y a des damnés de toute éternité, promis à la perdition historique !

Mais poursuivons :

Tentant en quelque sorte de justifier les affirmations de Gorz, je demandais : « N'avez-vous jamais éprouvé un sentiment d'impuissance devant les événements qui se déroulent au loin, et parfois même à nos frontières ? N'avez-vous jamais senti une certaine « malédiction » à être Suisse, c'est-à-dire ressortissant d'un très petit pays, qui n'a guère d'emprise sur le reste du monde alors qu'il est *livré,* tout au contraire, à ce reste du monde, à ces autres pays plus grands, etc. ? » Présentée de cette manière, l'opinion de l'auteur qu'ils avaient précédemment violemment rejetée paraissait soutenable à la majorité, quoique plusieurs d'entre mes interlocuteurs fissent remarquer que

sur ce point, on voyait mal en quoi les Français, les Allemands, les Italiens, et j'en saute, en cette année de grâce 1958, pouvaient bien différer de nous. Ajoutant à cela que les citoyens des rares pays qui peuvent passer pour échapper à la malédiction envisagée (c'est-à-dire en fait les USA et l'URSS) n'étaient épargnés qu'en tant que citoyens, mais non pas en tant qu'individus, puisque leur prise sur l'événement est d'autant diminuée qu'ils sont plus nombreux à en partager le privilège. Mais alors, on en arrive à cette constatation qui me semble valoir non seulement pour le livre de Gorz, mais également pour tous ceux qui, comme lui, prétendent « se laver du péché d'écrire », qui se défendent de « faire dans la littérature » ou d'être des écrivains : Alors qu'autrefois, l'écrivain était le représentant naturel d'une minorité (que cette minorité fût une élite qui s'était hissée au pouvoir ou que tout au contraire elle fût dépourvue de tout pouvoir, et même persécutée), aujourd'hui il ne se conçoit plus que comme le représentant d'une majorité, quand ce n'est pas d'une totalité (il y a d'innombrables exceptions, je le sais : je considère ici une certaine tendance). Représentant de ceux qui ont « de grosses souffrances, de grandes et simples joies, de puissants besoins », entre autres. Et frappé, on le comprend facilement, par « la malédiction qu'il y a à être Suisse... » Car enfin, j'imagine que lorsqu'on est communiste aux USA, ou blanc-russien en URSS, Arabe-porté-à-la-poésie-et-à-la-méditation en Algérie ou deuxième classe français amateur de peinture abstraite, sur le moment en tout cas, on doit se sentir accablé également par une certaine malédiction... Représentant de ceux qui ont de grosses souffrances, mais, par une étrange contradiction, écrivant des romans difficiles, accessibles au petit nombre, quand ce n'est pas à quelques spécialistes. Et nous pensons ici non seulement à Gorz, mais à Nathalie Sarraute *(Portrait d'un inconnu)*, à Robbe-Grillet *(La Jalousie)*, à Beckett *(L'Innommable)* et à d'autres encore.

Dans les lignes suivantes (« Ils avaient à leur disposition les instruments... »), certains de mes interlocuteurs n'ont pas manqué de relever une information insuffisante, puisque, paraît-il, cet équipement scientifique et ces moyens de recherche ne sont pas tellement perfectionnés que veut bien le dire Gorz. Mais ceci n'était en somme qu'une incidente, qui contribuait plutôt à renforcer la thèse de l'auteur.

Sur la seconde partie du paragraphe, on se divisait assez généralement en deux clans : un premier parti contestait entièrement les accusations du texte (reprochant d'autre part à l'auteur — mais j'y reviendrai plus loin — une tendance au cliché qui est indéniable), voyant au contraire dans une action limitée comme l'Aide à l'Enfance

le seul « humanisme concret » qu'on puisse envisager, la seule attitude valable qui ne tombe pas dans l'utopie sans efficacité. D'autres étaient plus frappés par l'inauthenticité qu'ils apercevaient (ou croyaient pouvoir dénoncer) autour d'eux et admettaient que souvent, toutes nos institutions de bienfaisance ne sont qu'alibis permettant à bon marché de soulager sa conscience au lieu de pratiquer une charité vraie. Je me garderai de trancher.

Passons à cette façon que Gorz a de s'exprimer par clichés (on me parlait plutôt de sa « vulgarité »...) : « humanitarisme abstrait », « idéalisme bêlant », « épaisseur historique de la réalité humaine », etc. Il est clair que dénonçant des attitudes sclérosées, des manières de penser qui lui paraissaient mener au lieu-commun, l'écrivain a été poussé à parodier ces attitudes et ces lieux-communs en employant les clichés en question. Mais il est clair aussi que dès qu'on se préoccupe de « répondre aux exigences (du) temps », de ne plus se perdre dans les « détours de la psychologie individuelle », on ne peut que tomber dans les clichés et les slogans. Jusqu'à quel point Gorz y a recouru ici consciemment, je n'en déciderai pas non plus.

Reste un dernier point à considérer : lorsqu'il écrit qu'en Suisse, la richesse est inutile, parce qu'elle ne sert à rien « qu'à faire de l'argent, des gâteaux à la crème, du confort pour quatre millions de vies pour lesquelles la vie n'(a) pas de sens », l'auteur du *Traître* pose deux problèmes différents.

Le premier est philosophique et concerne le sens de la vie. Ici, on peut remarquer que Gorz se place, sans crier gare, à un point de vue bien déterminé, celui du marxisme, et qu'il faut entendre : *n'a pas de sens* dans le sens : *n'a pas de signification au point de vue marxiste, au point de vue de l'Histoire et de la Révolution.* Et l'on peut remarquer encore combien tout le passage paraît contestable : ainsi, médecin, je ne servirais à rien, si la vie de *ceux que je soigne n'a pas de sens ?*

Mais le second problème est d'ordre littéraire : si la vie a un sens, romancier, je suis un salaud si je ne montre pas ce sens. Or, on s'en souvient, Robbe-Grillet réclamait des personnages romanesques qu'ils soient « présence irréfutable », qu'ils soient *là,* indifférents aux multiples interprétations que l'on pourra donner d'eux. Ce qui est dire qu'il faut les douer de vie et non de signification (auquel cas, on tombe dans la littérature). Si l'on me passe à mon tour un cliché, je pense qu'il faut nous demander si Alain Robbe-Grillet n'est pas un « fasciste » du roman...

Mais il est temps de conclure. Sur le dernier paragraphe, une nouvelle discussion devait naître : « Les meilleurs se révoltaient... ».

Qu'entend Gorz par « les meilleurs » ? La réponse est facile : ceux qui se révoltent ! Et parmi ceux-là, on relève plusieurs groupes ; le premier, le plus important, s'épanche en littérature ; un autre se consacre à l'écoulement des vins du pays ; un autre encore sombre dans la routine professionnelle ; quelques-uns tentent en vain l'aventure ; un dernier groupe enfin s'évade « avec sectarisme de la réalité vers un système prophétique » (on relèvera une fois de plus le nombre impressionnant de clichés). Mais tous les exemples donnés sont ceux de « littérateurs ». Qu'est-ce à dire ? Que pour beaucoup d'écrivains d'aujourd'hui, et plus particulièrement de romanciers, la seule forme possible d'activité est, bien entendu, d'écrire. Mais qu'en même temps l'écriture est un péché sans rémission, à moins qu'on ne la dépasse vers un engagement politique. Que seul l'écrivain « fait » quelque chose (on ne voit pas en effet en quoi les remarques de Gorz pourraient concerner un architecte, un ingénieur ou un chimiste, pour ne rien dire d'un commerçant, d'un paysan ou d'un ouvrier quelconque), mais qu'en même temps il lui faut se garder d'écrire des choses qui ne seraient qu'écriture, de raconter des histoires qui ne seraient que des histoires. Ce qu'il faut, en somme, c'est qu'il reprenne la mission qui fut longtemps celle des théologiens, pour devenir celle des philosophes, puis des historiens et parfois des savants : guider les autres hommes, découvrir la Vérité, proposer des chemins menant à des révélations ineffables, ou décrire des expériences de vérités ineffables. On conçoit qu'il se trouble et se demande non sans crainte s'il existe des « voies pour le roman futur », s'il n'est pas forcément un « traître » ou un « tricheur », si toute son œuvre n'est pas, pour tout dire, une « gaffe »...

Jeanlouis CORNUZ.